

David Jasmin Barrière, Guy Cloutier, Véronique Cyr

Hugues Corriveau

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2009). Compte rendu de [David Jasmin Barrière, Guy Cloutier, Véronique Cyr]. *Lettres québécoises*, (133), 41–42.



David Jasmin Barrière, *L'éléphant*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Écritures », 2008, 56 p., 14,95 \$.



Destination : l'étrangeté absolue

Quand un éléphant joue les métamorphoses et l'insolite.

UN ÉLÉPHANT, ÇA TROMPE ÉNORMÉMENT

On se souvient tous de la ritournelle. David Jasmin Barrière semble en avoir saisi, à la lettre, le motif pour nous amener dans son monde déjanté, furieusement décalé, pour nous réapprendre à nous laisser porter par l'incongru tout cru. Image pérenne de la mythologie hindoue, présente dans l'iconographie chrétienne, l'éléphant s'impose dans la multiplicité de sa symbolique, jusqu'à évoquer Dieu lui-même, œil ouvert sur les sept jours de la semaine. Ça ira dans tous les sens, ce livre. On n'en pourra plus de se faire brasser la cage. Pourtant, au début, c'est urbain sans concession : « [...] je fais les cent pas à travers un champ de poteaux. Les immeubles m'obstruent la vue. Une grêle fumante mitraille les passants qui — une nuit si calme — paniquent, pris dans le piège des lampadaires animés de comètes blanches. » (p. 11) Décor connu, s'il en est, et le confort pourrait nous anesthésier si l'on n'y prenait garde. On ne nous laissera pas le temps de passer sous la couette, puisque là, quelques mots plus loin, « surprennent les nuages poignardeurs de l'éléphant ». Qu'est-ce que cela, se dit-on, quelle proposition nous fait-on ici ?

UN ANIMAL DE COMPAGNIE

Le livre est divisé en scènes, comme dans une pièce de théâtre, et l'auteur nous demande de le suivre dans un voyage à bord d'un train, quand il lit un récit western, en route vers Pittsburgh. Le motif de ce livre magnifique, c'est de proposer une confrontation entre le quotidien le plus ordinaire (« Je prépare un allongé dans la cuisine, vide le filtre... » [p. 13]) et le dérapage dans des interstices que l'imaginaire ouvre tout grands sur une sorte de méprise, quand l'éléphant à sept pattes vient bouleverser l'atonie. « À quoi bon voyager s'il m'attend de pied ferme chaque fois que je transforme la ville ? » (*ibid*) se demande l'auteur. Mais pour le pourfendre, lui, danger et séducteur.

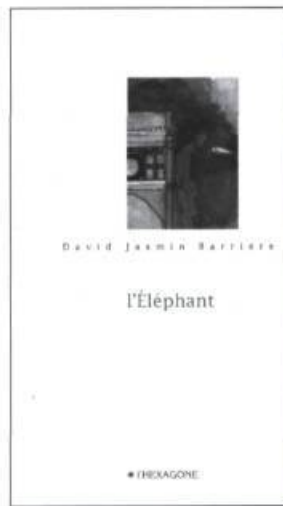
LES ILLUMINATIONS

Rimbaud n'est jamais loin de ces proses ciselées : « Funambule, sur sept orteils de lin. L'éléphant-prêtre-à-la-chasuble-d'organdi-parée-d'orfrois entre pour me

fourcher d'une trompe riche de bijoux » (p. 14). Avouons que nous ne sommes pas habitués à tant. Mais n'empêche que l'image phallique va titiller notre poète jusqu'au corps, métamorphose kafkaïenne comprise, quand le « loft se mue en éléphant », puisque l'auteur comprend fort bien « que l'éléphant existe, qu'il [l] e trouble de spasmes » (p. 17). Les images démultiplient les lieux potentiels, évoquant parfois des planètes lointaines et rouges, d'étranges labyrinthes, tous lieux porteurs de dangers, car l'éléphant n'est pas joie, il est pollution, méandres subtils, mystères. Les rhinocéros de Ionesco ne sont pas loin, conviviale image de l'abrutissement moderne.

CONFUSION MIRIFIQUE

Tout va se mettre à éclater, le poète emporté de par le monde, les mondes, les livres et les images, les peintures et les arts, communication sans fil comprise et iPod à la clé, « en pleine activité surréaliste » (p. 22). Rares sont ainsi les livres si denses et si petits à la fois qu'il nous est parfaitement impossible d'en faire le tour, d'en rendre compte dans leur totalité. Je tiens entre mes mains une machine à images exceptionnelle, un tourbillon d'insolites scènes jouissives, que je ne saurais trop vous recommander. On en sort avec cette joie enfantine et lumineuse qu'il nous reste quand le bonheur nous a happés de façon inattendue. Cet *Éléphant*-ci est plus qu'une curiosité, il est le signe qu'un auteur nous est né, soufflé par la trompe faste d'un animal « hénéurme ». Écoutons avec le poète la *Cinquième Gnosienne* de Satie, l'on y entendra sûrement un barrissement. Mais quelque chose cloche, le poète n'avoue-t-il pas : « Je n'aime pas l'éléphant » (p. 17) ? Il le dit asphyxié, empêtré, malsain, et surgit l'emblème des républicains, comme l'ombre portée sur l'Amérique. Ne reste plus qu'à tuer l'infâme qui allait prendre le monde, l'étouffer.



☆☆☆☆
Guy Cloutier, *L'illumination du tragique* (poèmes choisis),
choix et présentation de Denise Desautels, Montréal,
le Noroît, coll. « Ovale », 2008, 240 p., 19,95 \$.

Une anthologie nécessaire

La voix de Guy Cloutier dans le murmure de la douleur.

QUAND S'ANCRE L'AMITIÉ

Denise Desautels signe une préface tout à fait éclairante aux « poèmes choisis » dans l'œuvre de Guy Cloutier. Et comment lui donner tort quand elle signale d'entrée de jeu l'indéflectible sentiment d'amitié qui se dégage de toutes les dédicaces accompagnant souvent les textes du poète, comme des signes de complicité, « à la fois accompagnement et tressage », selon la très belle formule de la préfacière.

ACCEPTATION

Tout choix exige une relecture, une ouverture des textes dans le sens de ce qui surgit de la réunion de tel poème rapproché de tel autre. Et c'est ce que



parvient à faire de façon très juste Denise Desautels qui a titré son texte « L'illumination du tragique », titre qu'a repris, assumant totalement cette vision, le poète lui-même en couverture de ce livre synthèse :

Tout vacille, écrit Desautels, tout peut à n'importe quel moment s'effondrer, toujours au bord du prochain déséquilibre, sur le plan de l'intime comme sur celui de l'universel, et le poète le sait, qui en fait l'inventaire de livre en livre, confronté partout, et de tout temps, et jusqu'au fol aujourd'hui — le choix s'avère vaste — à l'insupportable, à la dispersion, au sans issue et à la mort. (p. 10)

S'impose ainsi ce côté presque radical parfois des choix de Guy Cloutier, qui ne craindra pas de consacrer au deuil trois forts recueils suscitant d'emblée cette empathie dont parle le texte de présentation.

D'UNE VOIX SOBRE

Ainsi *Beau Lieu* consacré à la disparition insupportable de son ami, le poète Michel Beaulieu, qui sera suivi de *Rue de nuit* sur la mort du père et *Affûts* sur celle de la mère. Devant Beaulieu, il dit :

*Tu disparaiss avec ce qui réside
sous la pierre vois-tu le sol
rassemble les insectes*



Véronique Cyr, *La vie liquide*, Montréal,
Poètes de brousse, 2008, 72 p., 15 \$.

Ophélie sous influence

Ou gérer le désespoir.

L'ENVIE DE PARCOURIR LE NOIR

« Pardonne-moi la beauté des lieux », s'excuse le poète dont la précaire existence semble ne tenir qu'au fil de l'étonnement. Sorte d'Ophélie résistante, surnageant au-dessus du cloaque, Véronique Cyr traverse le monde ambiant ainsi qu'en un lieu étrange et flou, en pleine fracture. Fracture des sens aussi bien que du réel, accumulant les images surréalistes, à la manière de tant d'autres poètes de sa génération. Faut-il croire que les jeux vidéo, les séries de romans dits « fantastiques » auront à ce point influencé l'imaginaire? Quoi qu'il en soit, ce me semble une constante actuelle, une résurgence qui permet aux poètes d'accéder au vivant.

EN UN TRAUMA IMPRÉCIS

Le recueil de Véronique Cyr s'inscrit dans le sombre, au bord parfois d'évoquer le suicide, les veines ouvertes à fleur de peau, les cassures millénaires dans la croûte terrestre. C'est dans l'en-deçà que se trouverait une certaine vérité qui échapperait à tout contrôle et qui étonnerait. S'il fallait, par exemple, « tracer au fusain entre les veines/la couleur des oiseaux/ils seraient tous gris sans

*ce matin te fractionne avec les mots
du corps emmuré derrière l'enclos
des pierres [...] (p. 72)*

Devant la mort du père, il murmure : « Dors/la mer t'attend/dans les criques ses chiens aboient/[...] attends que se hisse le vent pour te blouser/la nuit rompt les sortilèges de la souffrance » (p. 97). S'adressant à la mère, il écrit : « Je t'ai vue mère/je t'ai mangée je t'ai bue// Et je n'ai plus rien supporté d'autre/sur l'égal la viande découpée dans la chair/si délicate qu'elle ressemblait à une étreinte. » (p. 125) Cette poésie est d'une nature souvent près d'une confiance alarmée, devant un certain désert, un lieu inapproprié pour la densité du bonheur.

À HAUTEUR DE MOTS

Écoutons une fois de plus Denise Desautels, qui cerne admirablement cette œuvre multiple : « Peut-être ces mots, *lucidité, pensée, poème*, sont-ils aussi les plus justes pour parler d'une œuvre généreuse, vigilante et amoureuse, marquée autant par la radicale solitude du poète [...] que par son ardente volonté de partage. » (p. 25) Dans un texte inédit, daté de juin 2008, dont nous fait cadeau le poète, nous pouvons lire : « Quelque chose en toi/ne survit pas/au poème » ; et plus loin dans la page, vient ceci : « À ce point de solitude/ton poème/ne dit plus rien/de toi » (p. 224). Or, on aimerait croire que ce désespoir latent, toujours dépassé par la beauté maritime et insulaire, fera se poursuivre ce chant qui va de la mort au vivant, de l'immobile à la mouvance du cœur.

nuances », s'immisceraient alors « sûrement quelques brisures/chromatiques dans la vision/quelques fausses notes/dans le costume de glaise » (p. 16). Ce n'est pas joyeux. La parole poétique fouit au cœur des pierres noircies.

UN VOILE DANS LA VISION

Que répondre quand « les enfants demandent si on peut/faire pousser des étoiles dans la poussière »? Que dire du cœur ayant failli? Comment prolonger l'espoir? Il faut s'accrocher, tenir bon, même si « tout s'est écroulé/[...] tu respire/tout n'est pas perdu/entre les eaux » (p. 23). Peut-être faudrait-il accomplir une translation de l'âge adulte à l'enfance, bien qu'on voie mal à quoi cela pourrait servir de répondre à la demande expresse : « réapprends-moi l'enfance/l'endroit où l'amour casse/où les musiques s'éclipsent/apprends-moi les rondes/les paumes les saccades » (p. 32). Un tel délabrement perdure.

LES EAUX MANQUENT

Et c'est peut-être bien dans cette pénurie d'un monde, pour quoi pas placentaire, que s'impose le mieux ce besoin liquide qui se dit et se redit tout au long du recueil. Le monde féminin confronté au masculin? Peut-être, dans un désarroi qui étreint, puisque quand « [...] la vie liquide s'atténue/certains hommes écrivent/et tout s'assèche » (p. 45). Qui se tient là, aux abords d'une route improbable? La poète, sans doute, qui se dessine voyageuse égarée et perplexe : « Je vais loin dans la peau sans carbone/je creuse des tunnels entre les drames/avec des lèvres cousues/je n'attends rien sinon la pluie/en fille sage avec sa valise/débordante de boue et de honte. » (p. 52) Que peut-il bien rester à l'âme, sinon une certaine détresse consentie, une

manière d'abdiquer : « tu apprends à jouir dans la musique croche/à tes trousses la marée avortée/sucombe aux largesses aux saisons/de notre peau commune ses abris » (p. 70). Mince consolation. Ce recueil effleure le désespoir avec un courage qui affronte la vie telle quelle, insoluble.

